



## Enquête

# Le pavé, tendance lourde ?

**Tant d'épais romans paraissent en cette rentrée littéraire : des 500, 800, 1 000 pages et au-delà ! Les tables des libraires, et les bras des lecteurs, en tremblent. Mais auteurs et éditeurs rappellent que seule la nécessité fait le poids d'un livre**

ÉRIC LORET

**M**ais pour qui sont ces pavés qui sifflent sur nos tables ? La rentrée littéraire 2017 a un petit goût de surpoids pour ceux (journalistes et libraires) qui voient passer tous les livres et ont vu débouler des dizaines de romans à fortes carrures : 944 pages pour *Kong*, de Michel Le Bris (Grasset), 877 pour *Le Dossier M*, de Grégoire Bouillier (Flammarion), 752 pour *Le Triomphe de Thomas Zins*, de Matthieu Jung (Anne Carrière), 648 pour Philippe Jaenada et sa *Serpe (lire la « une »)*, 600 pour Gaëlle Nohant avec *Légende d'un dormeur éveillé* (Héloïse d'Ormesson)... On compte deux Gallimard à plus de 600 pages (*Ascension*, de Vincent Delecroix, et *Le Cénotaphe de Newton*, de Dominique Pagnier) et beaucoup d'ouvrages à 400 ou 500 pages.

Les étrangers ne sont pas en reste avec Nathan Hill et Orhan Pamuk (720 et 688 pages chez Gallimard) ou Carsten Jensen, 768 pages chez Phébus (*lire page 4*) et, *horrescimus referentes*, les 1 264 pages de *Jérusalem*, d'Alan Moore (*Inculte, lire page 12*). Chez Gallimard, il se murmure que la fabrication a failli rendre l'âme devant le nombre colossal de signes à imprimer. Serions-nous entrés dans l'ère de la performance et de l'endurance ? De l'obésité généralisée ? Le gros volume se vend-il

mieux ? L'épaississement est-il une tendance ancrée ou s'agit-il d'une conjonction hasardeuse cette année ?

Du côté des libraires, on a bien remarqué une petite inflation paginale au fil des ans, mais rien de dramatique. Et, comme le fait remarquer Delphine Munch, responsable de la littérature étrangère à la librairie Kléber de Strasbourg, « *cela fait des années qu'on est habitués aux gros romans étrangers* ». Plus personne ne s'étonne de leur taille, car « *les Américains, en particulier, sont plus romanesques* ». On admet plus facilement l'embonpoint pour les fictions historiques ou métaphysiques, les récits épiques, les sagas – tous genres qui sont plus souvent étrangers que français. En revanche, l'auteur hexagonal qui écrit « long » a toujours l'air de déroger indûment au récitatif sec qui a marqué notre modernité. « *Les Français ont la réputation d'être autocrates*, poursuit la jeune femme, *et face à un volume épais, donc cher, les clients nous demandent : "Est-ce que ça vaut la peine de le lire ?"* » Emilie Dontenville, qui supervise la littérature chez Mollat, à Bordeaux, note : « *De plus en plus d'auteurs français racontent des histoires qui ne sont pas la leur, ou confrontent celle-ci à l'Histoire*. » Cependant, comme Delphine Munch, elle réfute une quelconque mode éditoriale, et affirme que les pavés ne se vendent ni mieux ni moins.



### « Installer les personnages »

Quant aux écrivains, ces fauteurs de « gros » livres, qu'en disent-ils ? Les deux derniers romans de Philippe Jaenada, qui a débuté à moins de 300 pages il y a vingt ans, alignent 700 pages chacun. Pour *La Serpe*, il envisageait un texte assez court : « J'étais persuadé que je n'irais pas au-delà de 350 ou 400 pages. » Mais en écrivant, il se rend compte de « la profondeur, l'épaisseur, l'humanité » que la vie de son personnage gagne si elle est longuement racontée. Et de l'importance de revenir sur des détails concernant le crime dont son héros a été accusé – « Car seules de petites choses insignifiantes, que personne n'avait remarquées, pouvaient éventuellement me permettre d'éclaircir le mystère. »

Sa consœur Hélène Gestern publie en cette rentrée le très bref *Un vertige*, chez Arléa, qui raconte une passion et une séparation. Mais en 2016, c'étaient 700 pages pour *L'Odeur de la forêt*, chez le même éditeur. Le thème de la « guerre, l'empan chronologique, un siècle, et le sujet lui-même – la lenteur de tout deuil », lui avaient semblé pour la première fois exiger une certaine distance : « Le bonheur de pouvoir raconter une histoire avec "de la place", de l'élan, des alternances de rythme, des descriptions. Cela donne aussi le luxe d'installer les personnages dans le temps, de les voir changer, évoluer, vieillir, de créer des temps forts et des temps faibles, ceux-ci étant davantage là pour poser un climat, une atmosphère. Si on veut comparer, c'est comme passer du quatuor à cordes au symphonique : non seulement il faut poser les lignes mélodiques, mais en plus, orchestrer des dizaines de voix, de tons, de temporalités... » Mais pourquoi *Un vertige* est-il si bref ? C'est que l'écriture autobiographique, explique l'auteure,

surtout si elle veut rendre avec précision la douleur, « doit se refuser l'opulence, la séduction rhétorique, qui pourraient être une première forme de tricherie ».

Et qu'en pensent les éditeurs ? Ce qui est certain, explique Jean-Marie Laclavetine, chez Gallimard, « c'est que de plus en plus nombreux sont les critiques et les jurés qui accusent amèrement les éditeurs de publier des livres trop gros ». Mais lui se défend de passer la mesure, tout comme Alix Penent, chez Flammarion. Après tout, font remarquer l'un et l'autre, le « gros roman » a toujours existé. *L'Education sentimentale*, de Flaubert, compte plus de 700 pages dans son édition originale (1869) : « La taille correspond à l'identité du livre ou du projet », explique Penent. « La longueur ou la brièveté s'imposent naturellement lorsque le livre est réussi », ajoute Laclavetine. Par ailleurs, précise l'éditrice de Flammarion, avec seulement sept ouvrages dont plusieurs de 250 pages, sa maison n'a pas augmenté son volume global de texte imprimé. En revanche, elle avoue volontiers que fin août est le meilleur moment pour publier des fictions longues : libraires et journalistes littéraires, qui disposent des épreuves dès fin mai, ont le temps de les lire en entier, grâce aux vacances d'été.

Mais vraiment, sont-ils sûrs ? Les manuscrits que reçoivent les éditeurs ne sont-ils pas de plus en plus longs ? Alix Penent n'en a « pas l'impression », mais son collègue de Gallimard concède « avoir constaté une tendance à la surcharge pondérale » chez les aspirants écrivains, peut-être due au numérique : « Je crois me souvenir que lorsque nous écrivions à la main la phrase qui arrivait sur le papier était longuement méditée, mûrie, pour éviter l'accumulation

de ratures qui finissaient par rendre la page illisible. Cette crainte a disparu, on écrit dans l'instant, dans la fluidité du défilement numérique et du copier-coller, on accompagne la fuite du temps qui est de plus en plus rapide, et le texte ne nous apparaît plus dans sa dimension sacrée. » A supposer, ajoutait-il cependant, que cette obésité galopante « soit avérée, et pas seulement fantasmée ». ■

L'auteur français qui écrit « long » a toujours l'air de déroger indûment au récitatif sec qui a marqué notre modernité

